

fois déjà d'avoir à faire cesser les odieuses représailles qu'il exerce contre les femmes, les enfants et les gens inoffensifs, au lieu d'en tenir compte, semble avoir pris à tâche de nous braver en redoublant de cruauté. Aujourd'hui la mesure est comble, et, résolu à faire un grand exemple, nous allons le sommer d'avoir à comparaitre devant le tribunal secret pour y présenter sa défense et entendre prononcer sa condamnation. En raison de sa haute position, nous avons pensé qu'il convenait de déroger à notre règle, qui veut que les prévenus soient jugés hors de leur présence après une longue et minutieuse enquête. Le châtiement de cet homme, d'une situation presque royale, prouvera que nul ne peut se soustraire à notre justice.

« J'ai dit, acheva l'administrateur du Décan; que les Esprits des eaux nous protègent!

— Frère Hamed, fit alors le brahmatma, voici la mission que nous avons décidé de te confier: Tu vas te rendre à Veyloor, au pied des montagnes de la côte malabare; là, le fils de notre frère Anandrayen, ici présent, te guidera jusqu'au Nouhour-moor, où Nana-Sahib s'est réfugié. Après avoir mis le prince au courant des événements qui vont s'accomplir, tu lui feras connaître notre désir de le voir se joindre à nous au plus tôt.

Le COURSEUR DES JUNGLES. — Le brahmatma donna la parole à l'administrateur de Décan. (Page 132, col. 1.)

afin d'être prêt à toute aventure, et tu le ramèneras, avec ses compagnons, en ayant soin de déguiser votre marche de façon que les Anglais ne puissent vous surprendre. « Nous ne nous dissimulons pas les difficultés de cette expédition; vous serez obligés de fuir les sentiers battus, de rester cachés pendant le jour, et, la nuit venue, de vous ouvrir un chemin dans la jungle, au milieu de marécages sans fin et d'inextricables forêts; mais, grâce à ta connaissance du pays, nous sommes persuadés que tu sauras mener à bien cette entreprise et que Nana-Sahib nous sera rendu sain et sauf: il trouvera à Bedjapour un asile aussi impénétrable qu'au Nouhourmoor; et, à ton retour, tu seras élevé au premier degré de l'initiation, pour reconnaître le dévouement

dont tu auras fait preuve dans cette circonstance.

— J'accepte, ô brahmatma! répondit le padial, la mission que vous me confiez; je crois pouvoir répondre de la remplir avec succès. Avant de succéder à mon père dans le poste de veilleur de Bedjapour, j'ai parcouru pendant vingt ans la jungle comme écorceur de canelle et chercheur de pistes, et j'en connais les moindres détours.

à son titulaire de s'enrichir en peu de temps; mais elle n'est accordée d'ordinaire qu'à des gens de très haute caste, qui en relèvent encore le prestige aux yeux des habitants; Disblad-Hamed n'avait consenti à devenir l'espion des oppresseurs de son pays que devant la promesse formelle d'être nommé à un de ces emplois à la fin de l'insurrection; mais lorsqu'il avait réclamé l'exécution de cet engagement, sans lui opposer un refus

formel, on lui avait toujours répondu tantôt qu'on avait encore besoin de ses services, tantôt qu'il n'y avait pas de place vacante dans le moment. En réalité on le trompait, et aucun collector de province ne voulait avoir dans son service un homme d'une caste aussi infime, aussi méprisée même que celle du padial; et le misérable, qu'une ambition démesurée avait perdu, était obligé de continuer à jouer son rôle infâme, car il était à ce point compromis, qu'il eût suffi d'un mot échappé aux agents de la haute police anglaise pour le faire massacrer par ses concitoyens.

« Bon! je tiens ma revanche, murmura-t-il comme conclusion à ses réflexions; cette fois on sera bien forcé de me nommer, et non dans un district sans importance, mais à Bedjapour même, » lorsque la voix du brahmatma vint l'arracher désagréablement à ses rêves de fortune.

LOUIS JACOLLIOY.

(à suivre.)



Le misérable ne se sentait pas de joie: ce Nana-Sahib, que personne n'avait pu découvrir, allait être à sa merci; et c'était la société des Esprits des eaux elle-même qui le lui livrait. Il ne savait pas encore que le vice-roi voulait le charger de cette périlleuse entreprise, mais il n'ignorait point que tous les efforts faits jusqu'à ce jour pour s'emparer du chef de l'insurrection avaient échoué, et il se promettait bien de proportionner ses exigences à l'importance du service qu'il allait pouvoir rendre aux Anglais.

Dans chaque district se trouve une sorte de receveur général indigène appelé sérestadar; c'est la plus haute fonction à laquelle puisse parvenir un Indou, et la plus recherchée, car elle permet

LES DOMPTEURS CÉLÈBRES¹

HUGUET DE MASSILIA

Après les dompteurs de fauves dont j'ai raconté l'existence, inégale et tourmentée, j'ai à présenter à mes lecteurs un dompteur d'éléphants. Je dis dompteur parce que l'éléphant à l'état de nature est un animal féroce, et que pour l'amener au point d'être produit en public, il faut tout à la fois le dresser et le dompter, — le dompter d'abord.

1. Voir les nos 540 à 550.

Hugue de Massilia, propriétaire et directeur d'une superbe ménagerie promené par lui à travers l'Europe, pourvoyeur de la plupart des galeries zoologiques des grandes capitales, actionnaire du Cirque-Olympique et protagoniste dans la célèbre pièce de *l'Éléphant du roi de Siam*, fut, par surcroît, un naturaliste distingué.

— Naturaliste ? dira-t-on. Sans exagération, monsieur Bidel ?

— Oui, naturaliste. Nous tous, propriétaires de ménageries, nous sommes naturalistes au même titre que beaucoup d'autres, qui tiennent une plume, il est vrai, mais qui n'ont jamais vu de bien près les animaux dont ils parlent.

Huguet naquit à Marseille en 1804.

Ce fut un grand ami du dompteur Martin qui n'avait guère qu'une dizaine d'années de plus que lui. Ils se suivirent ou rencontrèrent souvent dans les grandes fêtes populaires de nos provinces et les foires d'Allemagne, d'Italie, du Portugal, de l'Espagne et de la Hollande.

En septembre 1826, Huguet fit chez nous la première exhibition importante d'un admirable éléphant femelle qui devait bientôt devenir célèbre, miss Djéck. C'était à la fête de Saint-Cloud, où le dompteur avait amené le Cirque Royal qu'il dirigeait.

Le duc d'Orléans, devenu bientôt après Louis-Philippe I^{er}, permit à ses fils, de grimper sur la colossale bête; et ce fut une joie pour les jeunes princes de faire une courte promenade à dos d'éléphant, sous les beaux arbres du parc. L'accueil fait à ses animaux, et surtout à son éléphant, engagea Huguet à visiter les grands villes de l'Europe.

A Gand, qui appartenait encore à la Hollande, il rencontra Martin qui venait d'Amsterdam en cette ville, pour y passer la saison d'hiver sous un climat plus doux. Mais, peu après, le propre beau-frère de son ami, Van Aken, possesseur d'une ménagerie qui ne lui avait pas coûté moins de cinquante mille florins, vint leur faire une terrible concurrence, en s'établissant comme eux sur la place des Récollets.

Les deux amis soutinrent intrépidement leur réputation, et tandis que Martin affichait deux kangourous, le mâle et la femelle, un superbe cheval bleu d'Afrique, sans poil, ni crinière — un animal dans le genre du cheval saumon sans poil que j'ai montré depuis, — un roukar ou mange-poivre, un moribo, un singe-lion, une hyène très féroce de sa nature, mais « apprivoisée au point de recevoir les caresses d'un inconnu », un grand tigre royal, « le seul existant dans le royaume », un lion de Perse, « portant une crinière jusque sous le ventre », Huguet de Massilia faisait valoir l'étrangeté de ses fauves, et l'intelligence de ses pachydermes. Naturellement, les talents de M^{lle} Djéck n'étaient pas oubliés. Huguet, qui possédait toute l'ardeur de la vingtième année, n'étant pas retenu comme

Martin vis-à-vis de Van Aken, par des considérations de famille, écrasait de la verve de ses boniments la placidité du bestiaire hollandais.

Le grand duc de Saxe-Weimar, gouverneur de la ville, avait fort à faire pour ne point paraître favoriser l'une des trois ménageries en visitant plus souvent l'une que l'autre.

L'année suivante, les deux amis se retrouvaient à Brunswick, où Martin venait pour la seconde fois, et le duc de Brunswick — le père du prince original que Paris a connu depuis, — déclara bien franchement à Huguet, en contemplant sa superbe Djéck, qu'il regrettait que les us et coutumes ne permissent pas aux souverains du continent de faire leurs promenades de santé et même leurs voyages, sur le dos de ces superbes animaux, dans tout l'appareil des rajahs de l'Inde.

— Combien votre éléphant favori peut-il faire de lieues à la journée ? lui demanda le duc.

— Il en a fait jusqu'à vingt-cinq, sans en paraître plus fatigué le lendemain, répondit Huguet; il en ferait certainement davantage pour plaire à Votre Altesse.

Le duc sourit.

Les dompteurs et dresseurs d'animaux ne sont jamais en reste vis-à-vis d'une tête couronnée, si couronnée qu'elle soit. Ils se montrent habiles courtisans et savent leur passer la main sur le dos, non à rebrousse-poil.

Entre nous, — mais n'allez pas le répéter, — l'habitude de mater certains rois de la création les empêche de trembler devant les autres rois. Et puis, ils ont toujours besoin d'être au mieux avec les souverains des pays qu'ils visitent, s'ils ne veulent pas être molestés par les gardes champêtres, veilleurs de nuits, policemen et autres alguazils.

Au commencement de 1829, Huguet de Massilia se trouvait à Berlin, lorsque les directeurs du Cirque-Olympique traitèrent avec lui pour qu'il vint à Paris, prendre possession, ainsi que M^{lle} Djéck, des premiers rôles qui leur étaient réservés dans une pièce faite pour eux.

Les animaux au théâtre étaient devenus à la mode. De singe en loup on arriva à l'éléphant du roi de Siam.

On ne devait pas s'arrêter là. Nous eûmes encore la *Fille de l'Emir*, avec Van Amburg; les *Lions de Mysore*, avec Martin; le *Lion du désert* avec Carter; l'*Ours et l'Homme sauvage*, avec Huguet; les *Cosaques*, les *Chiens du mont Saint-Bernard*, le *Cheval fantôme*, le *Cheval du Diable*, la *Bergère des Alpes*, enfin *Caniche aux Folies-Dramatiques*, vaudeville au cours de la représentation duquel un acteur eut le nez dévoré par le chien de ce nom, — ce qui, je crois, refroidit un peu les amateurs de pièces à bêtes, — et davantage les acteurs chargés de leur donner la réplique.

Dès le 1^{er} mai le nouveau spectacle était annoncé comme une grande curiosité

offerte aux Parisiens : on verrait un éléphant très extraordinaire pour lequel on avait conçu un mimodrame permettant d'encadrer les choses surprenantes qu'il savait faire. Le gros acteur dont il s'agissait était en ce moment-là à Reims, où il produisait une sensation des plus vives. Dans tous les pays parcourus par lui, ajoutait-on, vers et couronnes l'avaient accueilli — comme un sociétaire de la Comédie française en tournée.

Enfin le 4 juillet, le Cirque-Olympique donnait la première de *l'Éléphant du roi de Siam*, pièce en trois actes et neuf parties, avec musique et ballets.

Le drame était signé Léopold (lisez Ferdinand Laloue); sa mise en scène avait été réglée par Adolphe Franconi; la musique était de Sergent.

Mais, cette fois, les faits et gestes de l'éléphant dressé et dirigé par Huguet étaient en réalité toute la pièce.

Qu'importait en effet au public la rivalité d'un héritier légitime du trône de Siam et d'un usurpateur, se disputant la succession du défunt roi, ainsi que les péripéties diverses devant aboutir au triomphe de la vertu et à la punition du crime ? C'est la part que prenait, dans ce drame fabuleux autant qu'exotique, l'éléphant du roi qui absorbait toute l'attention.

L'animal se montrait bon royaliste — comme il convenait sous la monarchie de Charles X; — il aimait passionnément son véritable maître, il servait le fils du roi trépassé, il s'intéressait aux chastes amours du jeune prince; du reste, mangeant et buvant comme ses maîtres, et même d'un plus robuste appétit, sachant utiliser son intelligence, sa force et son adresse pour enlever la couronne du front de l'usurpateur, et la placer juste à point sur la tête du véritable héritier; pour briser un coffre contenant l'aimable prince qui allait être jeté à la mer; pour arracher la grille de sa prison et prêter de son corps « l'épaisseur favorable » afin de sauver les les serviteurs du monarque, et autres prouesses dignes d'être applaudies.

Ce qu'il avait fallu d'adresse au dompteur pour assouplir et dresser cet éléphant venu de Ceylan ! Huguet l'avait reçu non dégrossi, on peut le croire, mais irrité par une longue traversée, des mains de son ami et correspondant du Havre, M. Cross.

Il était allé en prendre livraison au Havre même et l'animal énorme avait dès lors suivi à pied, guidé par son cornac, dirigé par son maître, l'un et l'autre à cheval, les routes parcourues par la ménagerie. Cette ménagerie qui n'occupait pas moins de vingt wagons de grandes dimensions, comprit successivement ou par groupes jusqu'à dix éléphants.

Enfin le jour du succès et du triomphe était arrivé pour le dompteur marseillais; il le rencontrait au cœur du Paris populaire, sur ce boulevard du Temple, si animé alors, et qui remplissait d'une façon permanente l'ancienne et célèbre

foire Saint-Germain. Tout ce qu'il y avait de gai dans Paris — choses et gens — y affluait; les appels de la grosse caisse, les flâ et les ra sur l'onagre, le bruissement des cymbales, y marquaient les secondes et faisaient oublier les heures. Et Désaugiers pouvait s'écrier sans exagération :

La seule promenade qu'ait du prix!
La seule dont je suis épris!
La seule où j'en donne, où c'que j'ris.
C'est l'boulevard du Temple à Paris.

Mais voyons un peu ce que M^{lle} Djeck savait faire, ce que Huguet lui avait appris.

Au lever du rideau, on se trouvait en pleine forêt au bord du Ménam. On distinguait au loin les remparts de Juthia; sur des plans plus rapprochés s'échelonnaient un monastère de Talapoins élevé sur un rocher, des cavernes, une pagode.

Dès les premières scènes s'établissait la rivalité de Nadir, — l'héritier du trône de Siam — et d'Abdul-Kaïm, prince birman, amoureux d'Idamora, la fille du roi de Pega, fiancée de Nadir. Il y avait aussi un traître, comme dans tout mélodrame qui se respecte, et c'était Taherbad le supérieur des Talapoins... Le traître est allé chercher Idamora et elle vient d'arriver au palais. Le complot est d'enfermer Nadir dans le tombeau de ses pères et de l'ensevelir lui et ses partisans sous les débris du temple.

On voyait défilé sur la scène le prince, ses courtisans et le peuple; autant de victimes!

— Nadir marche à la mort, glissait dans le tuyau de l'oreille Taherbad au prétendant; et je vais te conduire au trône!

Un changement de décoration, et le théâtre représentait un kiosque communiquant avec le palais du roi: c'était l'habitation de l'éléphant.

Survenait la touchante Idamora et sa confidente; puis Badour Bibi Kan-Kan, lieutenant de la maison de l'éléphant royal, savait se ménager une entrevue avec la suivante, et cela servait à préparer l'entrée de l'énorme quadrupède.

— Que désire le seigneur Badour? demandait la suivante.

— Ce que je désire, répondait l'officier de bouche de l'éléphant, je désire tant de choses que je ne sais par quoi commencer! Laissez-moi comparer vos yeux à des saphirs du Thibet, vos lèvres aux rubis de Golconde, votre teint aux opales de l'Orient!... Et puisque vous êtes la perle des perles, laissez-moi me comparer à une huître pour vous offrir, ô perle éblouissante! un refuge dans mon sein.

— Mais, chère huître que vous êtes, toute faible perle que je suis, je n'éprouve nullement le besoin de me reposer... allons, fermez vos écailles.

— Mais le petit Badour ne se laissait pas si vite démonter.

— Oh! laissez-moi, s'écriait-il, tomber à vos amours de petits pieds!

Et il tombait, en effet, mais sur les pieds de Tsi-Tchi qui survenait fort mal à propos.

— Est-il bête! disait le nouveau venu.

— Que viens-tu faire ici, butor? vociférait l'officier de bouche.

La suivante voulait savoir qui était ce garçon.

— Jem'appelle Tsi-Tchi, répondait-il... un nom qu'il faut éternuer. Puis il demandait si l'arrivée de la princesse ne dérangerait rien au service de Sa Seigneurie.

— Quelle Seigneurie habite ce palais? s'informait la suivante d'Idamora; je croyais que la princesse seule...

Embarras de Badour.

— C'est donc un personnage bien important?

— C'est la plus forte tête de l'Etat! s'écriait franchement Tsi-Tchi.

— Un conseiller, peut-être?

— Ah ouiche! mieux que ça!

— Un savant?

— Plus!

— Un général?

— Encore!

— Un prince?

— Vous manquez de nez.

— Mais qui donc, grand Dieu?

— L'éléphant royal, disait Badour pour mettre fin à l'inquiétude de la jeune fille.

— C'est le premier pif du royaume, observait gravement Tsi-Tchi.

— Et c'est à lui que vous prodiguez tant d'honneurs?

— On le sert à genoux, reprenait Badour.

Et Tsi poursuivait:

— Ce qui use considérablement mes culottes; on le sert dans des vases d'or, il faut voir comme il en engloutit... C'est à penser qu'il a des greniers d'abondance dans l'abdomen.

— C'est une faveur insigne d'être admis à sa table, disait encore Badour... Si vous voulez, ô Ziloé, je vous procurerai ce bonheur. Je suis l'intendant de sa maison.

Alors Ziloé à Tsi:

— Et vous?

— Moi, je suis le blanchisseur de sa trompe; il faut que je le gratte où ça le démange... ça m'humilie.

Enfin l'éléphant apparaissait, et à partir de ce moment il accaparait toute l'attention.

Idamora préludait sur un cistre et, aussitôt et à cette musique, l'éléphant élevait sa trompe au-dessus de la balustrade fermant son palais, et jetait un bouquet aux pieds de la princesse. Celle-ci poussait un cri de joyeuse surprise: un second bouquet tombait devant sa confidente — qui s'empressait de l'offrir à sa maîtresse. D'ailleurs il y avait bientôt des fleurs pour toutes les jeunes filles de la suite de la princesse: Sa Seigneurie éléphantine fort galamment faisait une abondante distribution.

Un brillant cortège venait prendre l'éléphant pour le mener à la pagode. Et,

une fois encore, en entendant les sons du cistre, il élevait sa trompe, et Idamora, qui se voyait prisonnière et à la discrétion du chef des Talapoins et d'Abdul-Kaïm, confiait à l'éléphant des tablettes, par lesquelles elle suppliait son fiancé de venir la délivrer.

Nadir a pris connaissance des tablettes. Il agira aussitôt après la cérémonie qui va avoir lieu au tombeau des ancêtres: il ignore que c'est la même que les conjurés doivent frapper. Il accompagne donc les Talapoins; mais lorsqu'il va pénétrer à leur suite, sous les voûtes funèbres, l'éléphant lui barre le passage et détache la chaîne qui tient suspendu un énorme bloc de pierre. Cette fermeture retombe avec fracas, et, d'un seul coup, tous les ennemis du prince sont anéantis, pris à leur piège.

Le public n'eût pas été content si l'on n'eût alimenté sous ses yeux le colossal pachyderme. Aussi un nouveau décor transportait-il la scène dans la salle à manger de l'éléphant.

Des esclaves s'inclinaient et se préparaient à servir l'heureux éléphant. Celui-ci, gravement, allait se placer à une grande table, au milieu de la scène, et des dames s'asseyaient tout autour sur des pliants; des gardes se rangeaient aux issues. Les esclaves, portant deux échelles dorées, les plaçaient de chaque côté de l'éléphant, et deux hommes y montaient pour attacher une serviette au cou de leur maître; cette serviette n'était autre qu'un immense cachemire.

Une armée de serviteurs apportaient le souper. On posait une énorme sonnette sur la table, et l'éléphant l'agitait lorsqu'il voulait un nouveau plat.

Ce jeu lui plaisait assez. La fine bête ne se faisait pas faute d'agiter sa sonnette, tout comme le président de la Chambre des députés: les friandises arrivaient aussitôt. A mesure que les plats et les corbeilles se vidaient, on les remplaçait. S'il voulait boire, il sonnait encore, on lui présentait une bouteille qu'il débouchait lui-même.

Les deux esclaves qui dirigeaient le service plaçaient leur mot:

— Passez cette corbeille de fleurs de thé du Tonkin.

— Cette tourte de Pékin.

— Cette brioche de Nankin.

— Cette compote de Seringapatam.

— Pour le coup du milieu un petit verre de madère sec, disait Badour.

Lorsque l'éléphant avait vidé sa dernière bouteille, on emportait la table, et il essuyait sa trompe avec sa serviette, son cachemire.

Puis à un cri poussé par lui, des bayadères accouraient, et il exécutait avec elles une danse d'attitudes.

Des esclaves lui présentaient un éventail, et il s'éventailait gravement. Sa retraite s'opérait au bruit des tam-tam et au son des fanfares.

Le cinquième tableau présentait une place publique et un portique immense

fermé de portes de bronze, conduisant à la partie du palais habitée par l'éléphant. La rivalité subsistant toujours entre les sujets dévoués de Nadir et les partisans de son compétiteur, une mêlée s'engageait et le peuple en venait aux mains.

Alors les portes de bronze s'ouvraient, et l'éléphant s'élançait. Sa présence réparaît les combattants.

Tout le peuple se groupait autour de lui.

Une très belle scène, d'un grand effet, trouvait sa place en ce moment : l'éléphant, enlevait la couronne qu'Abdul-Kaïm s'était posée sur la tête lui-même, et il la mettait sur celle de Nadir-Saïm le prince héritier. Ensuite il enlevait Nadir et le portait en triomphe au milieu de la fosse prosternée.

Eblouissant d'or, il portait sur son dos un trône sur lequel se carrant Nadir. Autour de lui, des serviteurs autant

que la scène en pouvait contenir. L'éléphant tenait le sceptre royal à sa trompe, et l'offrait à Nadir, tandis que les traitres Abdul-Kaïm et Taherbad enchaînés étaient traînés aux pieds de l'éléphant qui avait la générosité de ne pas leur écraser la tête comme on écrase une noix.

Le succès fut colossal — comme l'acteur. Huguet acclamé, demandé à grands cris, ainsi qu'on se plaît à le faire pour les artistes éminents, vint saluer le public. La plus importante part de succès ne lui revenait-elle pas ?

Dans les coulisses, un Américain s'était faufilé. Sans autre préambule, il broya avec enthousiasme les phalanges du Marceillais :

— Mille millions de chacals ! comme je vous félicite, mon confrère ! Jamais tigre ni lion n'attireraient autant de monde, dans aucun théâtre, que votre miss Djeck.

Sous le coup des émotions de la soirée, Huguet, ne pouvait que remercier...

— Savez-vous ce que je voudrais voir ?

reprit le Yankee. Votre éléphant et l'un des lions de Martin aux prises, au milieu de l'arène du cirque. Ce serait un fameux spectacle, mille millions de chacals !

— Le public craindrait les éclaboussures, objecta Huguet.

— Hugh ! je suis venu tout exprès d'Amérique pour réaliser la chose ! Dites oui et je déciderai Martin : mon portefeuille est bien garni.

Huguet sourit et il reprit :

— Au surplus Djeck est une demoiselle trop bien élevée pour jamais se commettre avec des fauves.

ville est blottie au bord de l'eau, au pied de hauteurs échelonnées en gradins derrière elle. C'est une bourgade de province, une ville morte, dont trois rues seulement offrent quelque animation.

Après avoir flâné deux heures devant les boutiques de la *Karl Johans Gade*, aperçu de loin le Palais Royal, plus froid qu'une de nos casernes, et le *Storthings-Bygning*, où se réunit la diète, on quitte la ville sans regrets pour monter à *Frogners-Sæter* afin de contempler au coucher du soleil, la situation ravissante de la capitale, ou aller visiter au bord du fjord

l'église de *Gol*, ce curieux petit monument du XII^e siècle, dont le bois a mieux supporté les atteintes du temps que la pierre de nos cathédrales.

Hamar! vingt minutes d'arrêt ! Buffet !

Nous entrons dans une vaste salle en sapin naturel ; une grande table est surchargée de

mets de toutes sortes : potages fumants, poissons, volailles rôties, viandes fumées, etc. ; à droite une pile d'assiettes, à gauche une provision de fourchettes, cuillères et couteaux. Chacun prend une assiette, se sert lui-même et va s'asseoir à l'une des petites tables disposées autour de la pièce. On prend ce que l'on veut, on en reprend deux fois, dix fois, tout est à discrétion ; et quand sonne la cloche du départ, les consommateurs reconnaissants portent au caissier qui, d'ailleurs, ne leur demande rien, le prix tarifé de ce repas copieux : une couronne et demie, c'est-à-dire quarante sous plus quelques centimes. Une simple recommandation pour les touristes novices. Qu'ils ne s'assoient pas tranquillement en attendant qu'un garçon vienne pour les servir, ils risqueraient trop de repartir sans avoir dîné !

En Norvège les chemins de fer sont rares ; les voitures publiques n'existent que sur quelques routes fréquentées, tout le monde voyage en carriole. La



UNE EXCURSION EN NORVÈGE. — Stojoerre.

Ce soir-là Huguet fut mauvais prophète comme on le verra.

A. BIDEI.

(à suivre.)

UNE EXCURSION EN NORVÈGE

Terre ! C'est la Norvège qui nous apparaît, mais tout autre que nous ne l'avions rêvée, encadrant de verdure le fjord dont l'extrémité se perd dans un lointain bleuâtre de collines boisées. Sous nos yeux, une campagne charmante à laquelle un soleil éclatant donne un air de fête, comme pour protester contre sa réputation de brouillards et de froidure. De riantes habitations sont égrenées sous les arbres des rives, des flots innombrables, parsèment le fjord plus bleu qu'un lac d'Italie...

Soixante-dix heures après avoir quitté le Havre, le *Kong-Dag*, qui nous portait, jetait l'ancre en face de Christiania. La

Journal des Voyages

ET DES AVENTURES DE TERRE ET DE MER

N° 582. — Prix : 15 centimes: — JOURNAL HEBDOMADAIRE — Bureaux : 7, rue du Croissant.

Abonnements. — PARIS, 8 fr. — DÉPARTEMENTS, 10 fr. — ÉTRANGER, 12 fr. — Dimanche 2 Septembre 1888.

TEXTE. — L'île déserte. — Le Coureur des jungles (suite). — Une excursion en Norvège (suite et fin). — Les Dompteurs célèbres: Huguet de Massilia (suite). — Actualités géographiques: Les îles Comores: Mohéli. — Les Parias de l'Océan (suite et fin). — André Wood de Largo. — Chronique des voyages et de la géographie.

ILLUSTRATIONS. — L'île déserte: Elle se tenait sur le pont, la tête posée sur des coussins. — Le Coureur des jungles: Son sang coulait à flots d'une blessure au cœur. — Une excursion en Norvège: Une sécherie de morans; Une hutte de lapons; Hamarfest. — Les Parias de l'Océan: L'ex-tanqueur entra comme une avalanche; Le commandant Barbier et le père de Lowna sont les hôtes de notre grand ingénieur. — Stephen Bell, battu par André Wood.

L'ILE DÉSERTE



L'ILE DÉSERTE. — Elle se tenait sur le pont la tête appuyée sur des coussins. (Page 147, col. 1.)

fiord dont la succession de glaciers rappelle la chaîne du mont Rose, et plus bas le *Svartisen* dont les cascades de glace descendent au fond des fiords jusqu'au bord de l'Océan qui baigne leurs séraes bleus et transparents.

Pendant le trajet les connaissances sont faites, car la glace se rompt vite en voyage (même sous le cercle polaire); le *Sverre Sigurdsson* est gai maintenant comme un casino de bains de mer. Le dernier soir une revue s'organise, nous célébrons avant de nous quitter les incidents de la traversée: le mousse en ours blanc joue son rôle au milieu des passagers costumés en Lapons; une lanterne sourde personnifiant le soleil de minuit au cap Nord est accueillie par les grognements de tout l'auditoire; et, huit jours après, nous rentrons à Thronhjém, enchantés de voyage, malgré notre déconvenue du cap Nord.

LUCIEN BAILLOU

FIN

(Jack sans doute, prononcé à l'anglaise) avait acquis droit de cité sous le nom de Jacques. Tout le monde ne pouvait pas savoir que c'était une demoiselle.

Le 11 juillet, la duchesse de Berry vint honorer de sa présence le spectacle du

dos d'éléphant; M^{lle} Djeck était devenue une princesse de théâtre et réclamait des égards, mais les princes d'Orléans ne se firent pas faute de questionner Huguët sur les éléphants qu'il connaissait si bien, qu'il dressait à sa volonté.

On put dire bientôt sans exagération que l'Éléphant du roi de Siam ne pourrait porter toutes les recettes qu'il faisait.

Cela dura ainsi jusqu'au 16 novembre. Les cent représentations qui sont la mesure d'un beau succès étaient largement dépassées. La représentation de clôture eut lieu au bénéfice de Huguët.

Ces belles recettes relevaient le Cirque Olympique, qui en avait besoin. L'Éléphant du roi de Siam inaugurerait en quelque sorte la nou-

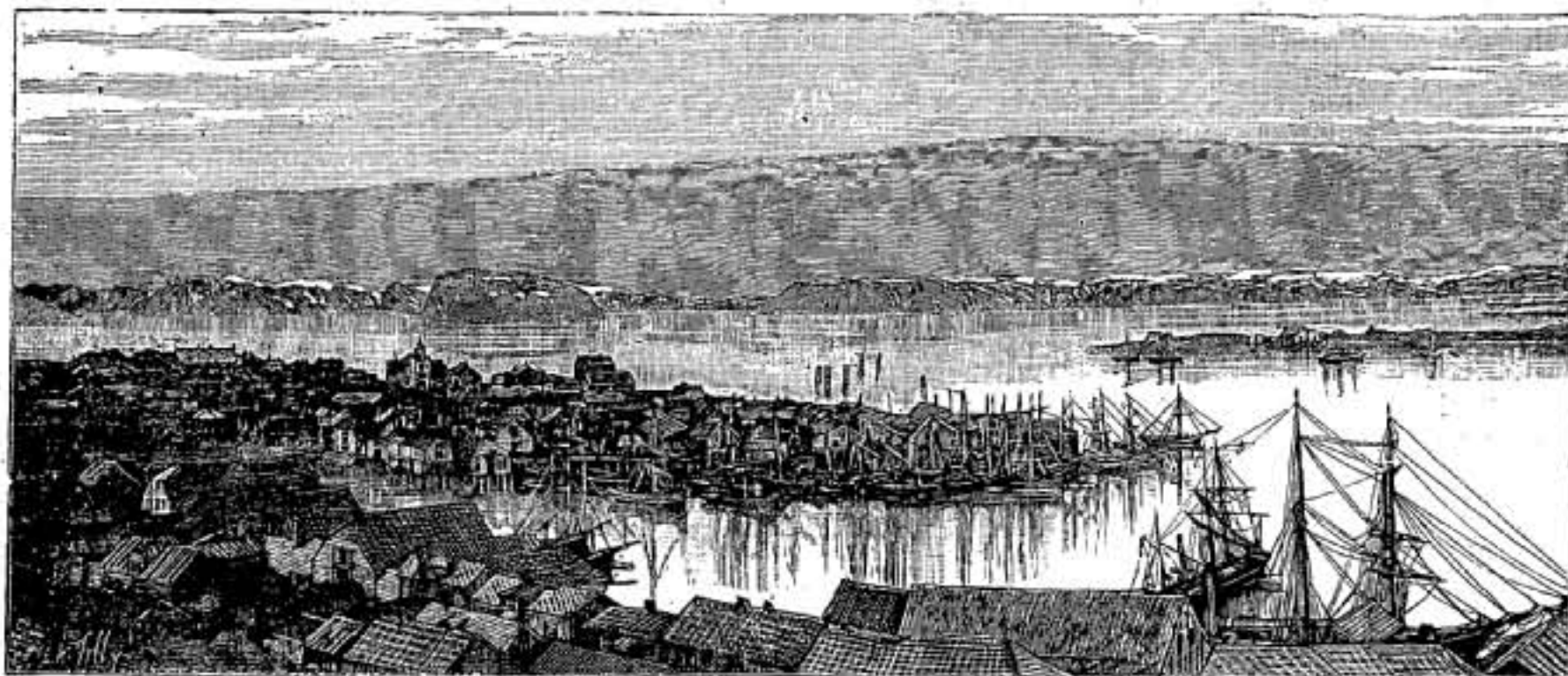
velle et magnifique salle, — construite sur le boulevard du Temple, entre l'hôtel Foulon et l'ancien Ambigu-Comique, après l'incendie de l'ancien Cirque, dans la nuit du 15 au 16 mars 1826, — et dont Bourla avait été l'architecte.

La nouvelle salle, participant à la fois



UNE EXCURSION EN NORVÈGE. — Une hutte de Lapons. (Page 151, col. 3.)

cirque, et applaudit très fort l'éléphant et son dresseur. Après le spectacle, l'éléphant entra dans le manège, se dirigea vers la duchesse et mit un genou en terre devant elle, en manière de salut. La duchesse de Berry lui donna des friandises sans montrer aucune crainte.



UNE EXCURSION EN NORVÈGE. — Hammerfest, ville la plus septentrionale du monde. (Page 151, col. 3.)

LES DOMPTEURS CÉLÈBRES

HUGUËT DE MASSILIA

(Suite)

Le lendemain on ne parlait dans tout Paris, que du « bon gros Jacques » si adorablement intelligent. Miss Djeck

1. Voir les n^{os} 540 à 584.

Trois jours plus tard, à l'occasion de la Saint-Henri, le Cirque Olympique fut appelé à Saint-Cloud pour y donner une représentation de la pièce à succès. La cour se rappela que trois ans auparavant M^{lle} Djeck, qui n'avait pas encore beaucoup de célébrité — ni Huguët non plus — avait fait une apparition à la foire de septembre dans le parc. Cette fois les princes, qui comptaient trois ans de plus, ne renouvelèrent pas leur promenade à

de la disposition ordinaire des cirques et des théâtres, était construite de façon que les spectateurs des galeries, même les plus élevées, pouvaient voir les scènes exécutées dans l'arène, qui occupait le parterre.

A certains soirs, après le spectacle purement équestre, deux rampes étaient ajustées, à droite et à gauche, au moyen de planchers mobiles, qui établissaient une communication avec la scène par

une ouverture assez élevée pour donner passage à des cavaliers. Les avant-scènes étaient remplacées en conséquence par des galeries qui se trouvaient, même, suivant les circonstances, masquées par des décors. L'orchestre des musiciens était placé entre les deux rampes; de cette façon, Adolphe Franconi pouvait faire passer sur le théâtre des écuyers et des chevaux qui prenaient part au drame représenté.

A ceux qui s'étonneraient, n'en ayant jamais vu, d'entendre parler d'un éléphant réglant ses pas sur la musique, je dirai qu'en dépit de son enveloppe massive et de son oreille indolente, ce pachyderme est un véritable amateur de musique; non seulement il peut apprendre à marcher en mesure, mais il accompagne encore la flûte et le tambour de certains sons inarticulés, presque un chant.

Buffon, qui eut l'intuition de la chose, fit faire une série d'expériences sur l'éléphant du Jardin des Plantes, dans le but d'être fixé au moins sur les goûts particuliers de celui qui servait de sujet à ses observations. De simples mélodies jouées sur le violon parurent procurer à l'animal un très vif plaisir; au contraire, les variations les plus savantes le laissèrent froid; mais quand le cor commença à donner les premières notes de l'air favori de Henri IV : « Charmante Gabrielle », l'éléphant montra une animation extraordinaire, dansa sur ses jambes de derrière, et essaya même d'accompagner la chanson de quelques grognements joyeux; il finit par mettre sa trompe dans l'ouverture de l'instrument, comme s'il voulait en tirer lui-même des sons, et il accabla le musicien des plus tendres caresses pour lui témoigner sa reconnaissance.

En quittant Paris, Huguët conduisit son éléphant prodige à Londres. Oui, il passa la Manche, ce qui ne m'a jamais tenté. Pour moi, Paris valait l'Angleterre et l'Amérique ensemble; et quand j'ai promené mes fauves et les autres animaux de ma ménagerie en province, en Italie, en Belgique, c'était en quelque sorte pour prendre mon élan, et enlever d'un coup les suffrages du monde parisien.

Mais enfin, chacun a ses idées. Huguët suivit le courant qui l'entraînait à la suite des grandes ménageries ambulantes de l'époque. Il visita Bristol, Bath où le beau monde afflue à la saison des bains; il poussa une pointe sur Dublin, puis sans trop s'aventurer en Irlande, il se transporta en Ecosse, où il séjourna à Glasgow et à Edimbourg.

Avant de quitter les Îles-Britanniques, il fit une station à Liverpool où l'amphithéâtre royal lui fut ouvert, puis à York, à Newcastle et quelques autres villes riches du Royaume-Uni.

Au moment où éclatait en France la révolution de Juillet, Huguët embarquait sa ménagerie pour l'Amérique. Il partit de Londres pour New-York, assuré de

rencontrer dans cette ville un bon accueil, car les New-Yorkais ont la réputation d'aimer les choses du théâtre autant que le peuple de Paris. Par exemple, ils s'occupent bien plus de l'acteur en vue — homme ou bête — que de la pièce jouée, si belle qu'elle puisse être!

Pendant un an, Huguët parcourut les principales villes des États-Unis, et il recueillit les dollars avec autant d'abondance qu'en Europe les pièces de cinq francs, les florins et les guinées.

L'Angleterre lui plaisait assez. Il y revint à son retour d'Amérique en 1831. Miss Djeck reparut à Londres sur les théâtres de Drury-Lane, d'Astley, d'Adelphy où elle joua de nouveau l'*Éléphant du roi de Siam*; elle fut redemandée à Liverpool...

C'est dans cette ville que, le 16 février 1832, il y eut bataille... J'ai retrouvé cette date. Je vous la donne pour aussi certaine que celles des batailles d'Iéna, de Wagram et de Marengo...

Donc il y eut bataille. Ce fut entre la lionne de Martin et miss Djeck. Les deux ménageries vivaient côte à côte. La lionne, dans un moment de furie, trouva une issue pour s'échapper de sa cage et elle rencontra tout d'abord Huguët qui, fort heureusement pour lui, s'occupait en ce moment-là de son éléphant.

En voyant la bête fauve si mal disposée, Huguët se réfugia derrière l'une des jambes de miss Djeck. Il savait que les lions ne s'attaquent pas aux éléphants, et il se servait de miss Djeck comme d'un bouclier protecteur.

L'éléphant, de son côté, ne tenait nullement à se mesurer avec le fauve — un éléphant n'attaque même pas un rat, — mais en voyant le péril de son maître, miss Djeck prit une attitude de combat, en se tenant sur une défensive hardie.

La terrible lionne, tout en évitant de se mesurer avec un aussi redoutable adversaire, cherchait sa victime, il en fallait une à sa colère furieuse. Elle avait avisé Huguët; elle le toisa, le brûlant de son œil fixe et rempli d'éclairs; et, s'accroupissant, elle secouait ses reins, prête à s'élançer. Chacun de ses mouvements renfermait une menace.

L'éléphant voit le péril et fait un pas en avant, prêt à prendre l'offensive.

Alors la lionne, redoutant son intervention, sans cesser d'attacher ses regards irrités sur l'homme dont elle veut de sa griffe ouvrir la poitrine, pousse un rugissement terrible et sa queue vibrante fouette ses flancs sonores.

Huguët se crut perdu.

Mais son éléphant fait un écart pour le mieux couvrir, et le rejette en arrière d'un brusque mouvement de sa trompe — d'un si brusque mouvement que Huguët en eut le bras cassé.

Il était temps. La lionne allongeant la tête se détendit tout à coup, et son corps, dont la longueur parut être doublée, s'élança avec une inconcevable légèreté vers l'adversaire choisi : — l'homme.

Miss Djeck coupa court à un aussi bel élan en rabattant sa formidable trompe sur la lionne. Elle la saisit, l'enveloppa, la serra de toutes ses forces, et la secoua vigoureusement.

La lionne eut un rugissement aigu, qui se changea bientôt en un râlement suprême.

Alors l'éléphant la rejeta au loin; puis courant sur elle pour l'achever, il piétina son ennemi vaincu.

Le fauve puissant se tordit dans une dernière convulsion, étendit au hasard ses énormes pattes encore terribles et qui, à travers les ombres de la mort, cherchaient à frapper une dernière fois; puis enfin demeura immobile dans la poussière.

Les dernières phases de ce duel avaient eu pour spectateurs, — outre le maître de miss Djeck, — Martin et plusieurs de ses gens, accourus pour empêcher la fatale rencontre, et mettre fin, s'il était temps, à une lutte si périlleuse.

Tous virent l'éléphant vainqueur allonger sa trompe, frapper du pied en criant, ce qui était un témoignage non équivoque de la satisfaction qu'il éprouvait d'avoir arraché son maître à une mort certaine. — Restait le bras cassé, — et pour Martin une perte sèche de cinq ou six mille francs.

L'héroïne de ce mémorable combat mesurait onze pieds de hauteur, pesait près de 9,000 livres, et pouvait encore grandir de deux pieds; car les éléphants croissent jusqu'à quarante ans, et la durée de leur vie peut aller jusqu'à cent ans et même davantage.

La consommation du colossal pachyderme, dans les vingt-quatre heures, dépassait celle de plusieurs chevaux de trait: une quantité de litres de pain pour son déjeuner; à midi du son et de l'avoine; le soir des pommes de terre ou du riz cuit; et la nuit du foin et de la paille tant qu'elle en voulait.

M^{lle} Djeck avait été prise encore toute petite, dans une chasse où sa mère fut tuée; entrelacée à la trompe de celle-ci elle ne s'en séparait point...

Huguët songeait à venir s'établir à demeure à Paris. Il fit encore une tournée en province. Dans une pièce nouvelle, il mettait en contact deux éléphants, celui qui était célèbre par sa grandeur autant que par son intelligence et un très jeune éléphant, miss Betzi, à peine arrivé de Calcutta, et qui était bien le plus joli petit animal de son espèce qu'on eût vu en France. On offrait ainsi à la curiosité du public les deux extrêmes. Betzi n'avait que trois ans.

À Paris, Huguët joua un superbe emplacement dans les terrains vagues du haut des Champs-Élysées. Il établit là sa superbe ménagerie, éléphants, girafes, lions, tigres, puma, d'Amérique, antilopes, hyènes, loups, renards, chacals, singes, chevaux, ours blancs et ours bruns, etc. Cette ménagerie attirait tout Paris.

Au cours de ses pérégrinations à travers

le monde, il s'était marié, et il avait un fils, alors âgé d'une quinzaine d'années, et qui plus tard a eu à son tour son jour de célébrité.

Huguët avait attaché à sa ménagerie à titre de dompteur un tout jeune homme de seize ans, presque un enfant, nommé Charles, de bonne famille, et qui se sentait poussé par une vocation irrésistible vers la vie du dompteur de fauves, avec les émotions, terribles parfois, qu'elle comporte.

Charles était un garçon très doux. Il ne fut pas « mangé », ainsi qu'on se plaît à le répéter toutes les fois qu'on le cite. Sa personne et sa méthode méritent une étude à part. Je vous en parlerai plus longuement.

Huguët avait obtenu de si bruyants succès à la scène, qu'en 1851 il fut sollicité de prendre une part active dans une pièce où Taillade remplissait le premier rôle : *l'Ours et l'homme sauvage*. C'est Taillade qui était l'homme sauvage; et l'ours brun de Huguët, très féroce, mais dompté, qui lui était offert pour partenaire. Huguët demeurait dans la coulisse pour tenir son pensionnaire en respect.

Il y avait dans cette pièce une scène fort amusante, un pugilat entre l'homme sauvage et le terrible ours. Comme, on le pense bien, Taillade ne tenait guère à mesurer ses forces avec le plantigrade. Il s'agissait donc de donner le change au public. Comment s'y prenait-on? Un sosie de Taillade, — un homme de la ménagerie, dompteur obscur dont je regrette de ne pouvoir donner le nom, — costumé exactement comme lui, grimé à sa façon, se substituait adroitement à l'acteur, se colletait avec l'ours, le terrassait, et la salle croulait sous les applaudissements, les trépignements, les cris de :

— Bravo Taillade! Bravo!

— C'est un rude gars! observaient les titis, qui allaient attendre l'acteur aimé à sortie des artistes. — Faut pourtant se méfier des hommes maigres!

Huguët de Massilia mourut, dans la force de l'âge, en avril 1855, à Parme, où il fut inhumé dans les caveaux de l'église Saint-Martin.

Son fils lui succéda dans le gouvernement de sa superbe ménagerie. Nous aurons l'occasion de nous entretenir de lui.

Que je vous dise encore que jamais le père Huguët n'avait été contraint d'employer des moyens de rigueur avec ses animaux. Les éléphants, à l'éducation desquels il se consacrait presque exclusivement; sont autrement maniables que des tigres et des lions. Toutefois, l'un d'eux, de très doux qu'il se montrait, était devenu extrêmement irritable, et si méchant, qu'il fallut le tuer dans les fossés de Bruxelles. On pointa sur lui un canon. Sa déponille fut acquise par le Muséum de cette ville, où l'on voit encore son squelette.

(à suivre.)

A. BIDEL.

ACTUALITÉS GÉOGRAPHIQUES

LES ILES COMORES

MOHÉLI

Au milieu du bassin que forme, — entre la côte septentrionale de Madagascar et les terres de l'Afrique orientale, — la partie nord du canal de Mozambique, apparaît un archipel, composé de quatre îles montagneuses, pittoresques, salubres et très fertiles, signalées à l'Europe par les Portugais sous le nom d'*Ilhas do Comoro*, et que nous appelons, d'après eux, *Comores*. Ces îles sont à 145 milles du point le plus rapproché de la grande île et à 160 du rivage le plus proche du continent africain, entre les 11° et 13° de latitude sud et les 40° et 43° de longitude orientale.

Le pavillon français flotte, depuis un demi-siècle, sur l'une d'elles, Mayotte, qui compte 12,000 habitants dispersés sur 30,000 hectares, la moitié du département de la Drôme. Les trois autres sont : la Grande Comore ou Angaziya (35,000 hab.), Aujouan ou Auzuan ou Johanna (12,000 hab.), Mohéli ou Mouéli ou Mohilla (10,000 hab.). Fréquenté et visité de longue date, cet archipel dut alors être soumis et colonisé par les Arabes. Ces derniers y ont laissé des traces profondes de leur type physique, comme de leurs lois, de leur religion et de leurs mœurs. Aussi leur a-t-on conservé avec juste raison le nom de la race africaine qui les peupla à l'origine, la race des Comor, tandis que celle des Zeng peuplait Monfia, Pemba et Zenzi-bar (plus exactement *Zengj-bar*, terre des Zengs).

Il faut bien l'avouer, — quoi qu'il puisse en coûter à l'amour-propre des géographes européens, — nous n'avons qu'un tracé assez imparfait des Comores qui sont sous notre protectorat depuis 1886, et il serait bien difficile d'en déterminer avec précision la superficie. On ne saurait d'ailleurs s'en étonner, quand on se rappelle que les remarquables travaux de M. Alfred Grandidier ont fait subir une révolution complète sur les cartes au profil de Madagascar, île française pourtant, connue depuis le XVI^e siècle et dont la surface dépasse 400,000 kilomètres carrés.

Un résident de France, M. L. Vincent, qui vient de passer dix-huit mois à Mohéli, a communiqué récemment à la Société centrale de géographie, d'intéressants renseignements sur cette île et sur le petit archipel des Comores. Ces renseignements confirment de tous points les relations de M. Lequerel le Lacombe et de M. Le Bron de Vexéla.

A en juger par les matériaux employés dans les constructions, le calcaire doit être très abondant aux Comores, et de nombreux coraux, formant tantôt des

écueils dangereux, tantôt de longues murailles, enveloppent ou avoisinent les côtes de toutes les îles.

Les Comores sont élevées et montagneuses : Mayotte a des sommets hauts de 400 à 600 mètres; le massif même d'Inzouan, qui atteint 1,000 à 2,000 mètres, est dominé par un pic beaucoup plus élevé; les points culminants de la Grande Comore dépassent 2,400 mètres, et jettent encore par intervalles des flammes, tandis qu'au nord-ouest, de nombreux pitons ont la forme de petits cratères éteints. Le rivage, noir, à pic, est formé de pierres volcaniques contre lesquelles la mer se brise avec violence. Si l'eau manque à peu près complètement à Angaziya, les autres îles en sont bien pourvues, grâce à de nombreux ruisseaux et à d'abondantes rivières, qui sillonnent la montagne et arrosent largement les plaines, durant la saison des pluies.

Le climat des Comores est soumis à toutes les modifications atmosphériques du bassin de l'océan Indien. La mousson du nord-est, qui dure de fin octobre à fin avril, représente la saison des pluies, avec bourrasques, ouragans : c'est « l'hivernage ». La mousson du sud-ouest ou « saison sèche » commence en mai pour finir mi-octobre; de très fortes brises soufflent alors pendant le jour, renouvelant et purifiant l'air. Aussi la chaleur solaire, quoique très puissante, n'incommoder pas les habitants; dont la santé est excellente, et les fièvres légères dont quelques Européens ont été atteints doivent être attribuées plutôt au défaut d'acclimatation qu'à un climat insalubre. Mayotte seule possède quelques régions basses et voisines de marais, assez malsaines en janvier et février, au moment où la « saison sèche » bat son plein.

L'aspect du sol révèle sa fécondité. Des mornes du rivage aux cimes de la montagne, se succèdent de magnifiques arbres verts, des arbustes et de hautes herbes formant un réseau souvent infranchissable. En bas, des bosquets de cocotiers ombrés, des touffes épaisses de bananiers, des groupes de mangoniers, orangers, citronniers, entremêlés de champs d'ignames, de patates sucrées, de coton, de maïs, de riz égalant celui de la Caroline. On recueille aussi, en profusion, les pampelmousses, une grande variété de fèves, des *farrow-root*, des ananas délicieux, le sur le flanc des collines, le pignon d'Inde, le papayer, l'arec, le gôyavier, le tamarindier, la canne à sucre et l'indigo à l'état sauvage. Les pâturages de la Grande-Comore nourrissent 30,000 bœufs énormes qui nourrissent les îles voisines et Mozambique. Ces animaux, quoique ne buvant jamais, deviennent si gras qu'ils peuvent à peine marcher. Quant au prix des bestiaux délicats à Mohéli on paie les petits bœufs cinq ou six piastres (soit 22 fr. 20) et on donne quatre cabris ou quatre moutons pour une piastre (3 fr. 70). Les

SOUVENIRS DE VOYAGES

LE JEU DE CRICKET A BORD

Quelque peu périlleuse que puisse être une traversée, pendant laquelle on a joué d'un temps superbe, alternant avec des orages, des grosses mers et des vents de bout, — spectacle plein d'imprévu, de variété et d'originalité, les mascarades « du passage de la ligne », avec « le père et la mère Tropicque » et leur cour burlesque n'offrent qu'une bien courte distraction de quelques heures dans un voyage forcément monotone.

Chercher dans le ciel azuré, par une nuit bien claire et bien calme, la fameuse croix du Sud, le Centaure, la Balance ou le Poisson austral, est bien certainement une occupation pleine d'intérêt, mais qui ne tarde pas à lasser. Lorsqu'on n'a eu, durant toute une journée, d'autre divertissement que d'avoir suivi de l'œil les bandes de poissons volants, sautillant d'une vague à une autre, entendu une conférence sur les rochers que l'on aperçoit à l'extrême horizon ou parcouru quelques pages d'une relation de voyages, le plus splendide coucher de soleil et la contemplation d'étoiles formant des constellations nouvelles ne suffisent pas à remplir la journée et la soirée.

C'est alors que les passagers s'ingénient à organiser des concerts et des parties de jeux de toute espèce.

Les cartes fournissent d'abord leur contingent, avec les dames, les dominos, le tric-trac et les échecs. Mais bientôt on se fatigue de demeurer assis et immobile ; on éprouve le besoin de faire un peu d'exercice et, quand l'on a parcouru une centaine de fois le pont du navire, on a recours à la balle, au palet et même au cricket, distraction favorite des Anglais, qu'il ne faut pas confondre avec le « croquet ».

Ceux de nos lecteurs qui habitent Paris connaissent tous, ou presque tous, le jeu de « cricket », pour l'avoir vu jouer au bois de Boulogne, sur la pelouse de Madrid, entre Neuilly et Paris. Souvent des officiers de l'armée britannique ont passé le détroit pour venir lutter contre des concurrents français du *Cricket-Club*. Mais, ce jeu anglais n'est point encore devenu populaire dans les départements, nous croyons utile d'en expliquer brièvement le mécanisme.

Sur un terrain plat, on dresse, à une distance d'une vingtaine de mètres, ce qu'on appelle des guichets (*wickets*) ; trois guichets à la limite supérieure et trois à la limite inférieure. Ces guichets se composent de trois piquets, fichés en terre, assez rapprochés entre eux pour que la balle ne puisse pas passer au travers, et de deux petites traverses simplement posées sur leurs extrémités supérieures, de manière que le choc le plus léger de la balle les fasse tomber.

Onze joueurs, qui s'appellent également des « guichets », se placent devant eux ; les autres joueurs sont disséminés de tous côtés et échelonnés à diverses distances pour renvoyer la balle de tous les points où elle arrive. L'un des onze joueurs placés en avant des guichets est armé d'un *bat*, véritable battoir ou palette, de 80 centimètres de long et dont le manche est garni d'un gros fil ciré pour offrir aux deux mains une prise plus solide. C'est avec ce *bat* qu'on prend la balle au bond. Celui qui le manœuvre le garde jusqu'à la chute d'une des traverses ; il le cède alors à son voisin, et ainsi de suite, jusqu'au dernier des onze si besoin est.

Cette série de joueurs épuisée, c'est aux onze joueurs de l'autre camp de lancer la balle à leur tour. Après avoir lancé la balle, le joueur doit franchir la distance qui le sépare du guichet qui est en face de lui et revenir à son camp avant que la balle n'y ait été renvoyée. Chacune de ces allées et venues lui vaut un certain nombre de points.

Il n'est pas rare qu'une partie de cricket dure un ou deux jours.

On se figure assez difficilement que des passagers puissent se livrer à ce passe-temps sur un navire.

Nous avons cependant été témoin d'un véritable match de cricket sur le *Lord Warden* qui nous ramenait de Buenos-Aires.

Faute de pelouse ou de terrain plat, on avait transformé le pont du vaisseau en champelos et nous devons dire que le peu d'espace dont pouvaient disposer les joueurs rendait les parties, sinon impossibles, du moins fort peu correctes.

Des wickets de deux pieds de haut étaient plantés solidement dans la charpente.

Une sorte de barrière avait été improvisée avec quelques bûches et deux larges planches de sapin. Un fragment de tronc d'orme, provenant d'une des îles du cap Vert, transformé en palette ou battoir, nous rendit tant de services qu'un membre du club de Marybone l'avait réclamé pour le déposer comme souvenir, dans le salon d'honneur du navire ; malheureusement un de nos compagnons, dans le feu de la lutte, le laissa échapper de ses mains, et nous en fûmes privés à tout jamais.

Le mousse nous fournissait des balles à raison de 60 centimes pièce ; mais elles faisaient rarement un long usage ; nous en perdions deux ou trois par jour et plus de deux cents tombèrent par-dessus le bord, pendant la traversée.

Les « wicket » étaient rangés sur le devant du bordage de la dunette, à douze mètres des guichets du camp adverse, placés du côté de l'entrepont. Derrière le lanceur se groupaient de-ci de-là, suivant les secousses imprimées au navire, les joueurs échelonnés contre le poste des aspirants de marine ; souvent on les voyait escalader les barrières de planches

et courir à la recherche d'une balle égarée dans les cordages et la mâture du navire. Une partie de cricket à bord n'est point sans offrir de grands obstacles et des difficultés sérieuses, la palette devant lancer la balle dans une direction précise et à une distance déterminée, sous peine de l'envoyer dans la mer. Un joueur, qui s'imagine manœuvrer avec autant de facilité que sur un terrain légèrement incliné, se trouve fort empêché en présence de la déclivité variable que les soutes de vent donnent au pont du vaisseau en marche.

La sûreté du coup d'œil et l'habileté de main, tout comme la rapidité de la course et la promptitude à la riposte sont qualités indispensables pour remporter la victoire. Le plus haut point atteint par les joueurs, pendant la traversée, fut « dix-huit », obtenu en deux coups de balle sur le gaillard d'avant, ce qui est un exploit bien rare et digne de remarque.

Je dois ajouter que les jeux avaient rallié la plus grande partie des passagers et que presque tous se faisaient une véritable joie d'y participer. Peu à peu l'intimité s'était établie entre les habitants de la maison flottante ; un club dramatique, lyrique et dansant fut fondé, et quand vint la semaine du Christmas, une soirée pleine d'entrain et de gaieté fut donnée à bord par les « Etoiles filantes des mers du Sud » ; tel était le titre que s'étaient octroyé les plus jeunes et les plus actifs de nos compagnons. Je dois avouer, d'ailleurs, que si scottichs, valses et polkas ne s'exécutaient pas sans encombre et si plus d'un couple glissait, faisait un faux pas, ou quand survenait une embardée soudaine, ces accidents ne soulevaient que des éclats de rire et ajoutaient encore à l'animation de ces réunions joyeuses.

Plus d'un des passagers du *Lord Warden*, j'en suis certain, se sera rappelé, comme moi, avec une émotion mêlée de regrets, ces bonnes soirées où ils retrouvaient, dans les pièces de vers récitées, dans les chants et dans les danses même, un écho de cette France qu'il leur tardait tant de revoir après une longue séparation.

V. MORANS.

LES DOMPTEURS CÉLÈBRES

CHARLES

Je ne sais vraiment pourquoi Charles s'est fait une réputation de dompteur féroce, mangé par ses bêtes, et qui l'avait bien mérité.

Je ne m'arrêterai pas aux assertions des journaux : les papiers publics sont rédigés avec une hâte qui rend faciles les erreurs. Mais, j'ai sous les yeux un livre sérieux, écrit par Arthur Mangin —

1. Voir les nos 540 à 552.

pas le marchand de crayons, — et, lui aussi, déclare dans *l'Homme et la Bête* que les exercices de Charles lui parurent plus effrayants qu'intéressants; que ce dompteur était peu maître de ses animaux et s'appliquait à les étonner, à les déconcerter par des façons brusques, par des entrées et des sorties soudaines. On ne se sentait pas à l'aise. « Il y avait surtout, ajoute-t-il, un grand tigre dont les rugissements vous donnaient froid dans les os. »

Dame! Charles ne domptait pas des moutons...

Qu'on me permette de parler un peu méti-

Il y a des idées fausses assez répandues dans le public, sur les « méthodes » employées par les dompteurs.

Quelques-uns, faisant les malins, prononcent le mot de « secret » : de secret, il n'y en a pas, et quant à la méthode, on peut croire

qu'elle change avec le caractère de l'animal dont on s'occupe, et avec les circonstances, ce qui revient à dire qu'il n'y a pas plus de méthodes que de secrets.

Que penser, dès lors, de prétendues révélations faites de loin en loin au public, si ce n'est qu'elles émanent de véritables mystificateurs?

Eh bien! ces mystificateurs sont pris au sérieux. L'un d'eux publiait naguère dans une Revue anglaise le mot de l'énigme sur Van Amburg, et son article sur « le secret » du dompteur américain, avait chez nous les honneurs de la traduction. On me l'a mis sous le nez assez de fois, en prenant des airs entendus, pour que je vous en impose, à mon tour, la lecture.

C'est, du reste, une réparation qui est due au brave Van Amburg, et elle sera d'autant plus complète qu'on m'accordera que je suis en état de peser la valeur de l'accusation que renferment les lignes que j'ai à citer.

Le gentleman qui les a écrites suppose

un terrible accident arrivé au dompteur américain, à qui sa lionne Victoria avait broyé les chairs du mollet : j'avoue n'avoir jamais entendu parler de cette mésaventure, que je considère comme une invention, bien qu'on y ait fait intervenir le célèbre chirurgien Larrey.

Or, tandis que le blessé demeurait cloué sur une chaise longue, le gentleman en question, obtint de lui la permission d'aller rendre visite à ses fauves, remisés dans la cour d'un hôtel des Champs-Élysées; il voulait les dessiner dans des attitudes variées.

caressant d'une main — sensation qui, évidemment, lui donnait plaisir et confiance — de l'autre j'écartai délicatement ses doigts tout en continuant mes passes magnétiques.

« Le tigre commença par ouvrir à demi ses terribles yeux et à me regarder indolemment, comme pour me dire : « Que me veux-tu? » Toutefois je persistai, et continuant avec précaution mon examen, je ne le cessai que lorsque j'eus complètement éclairé mes soupçons.

« Le monstre n'avait pas de griffes.

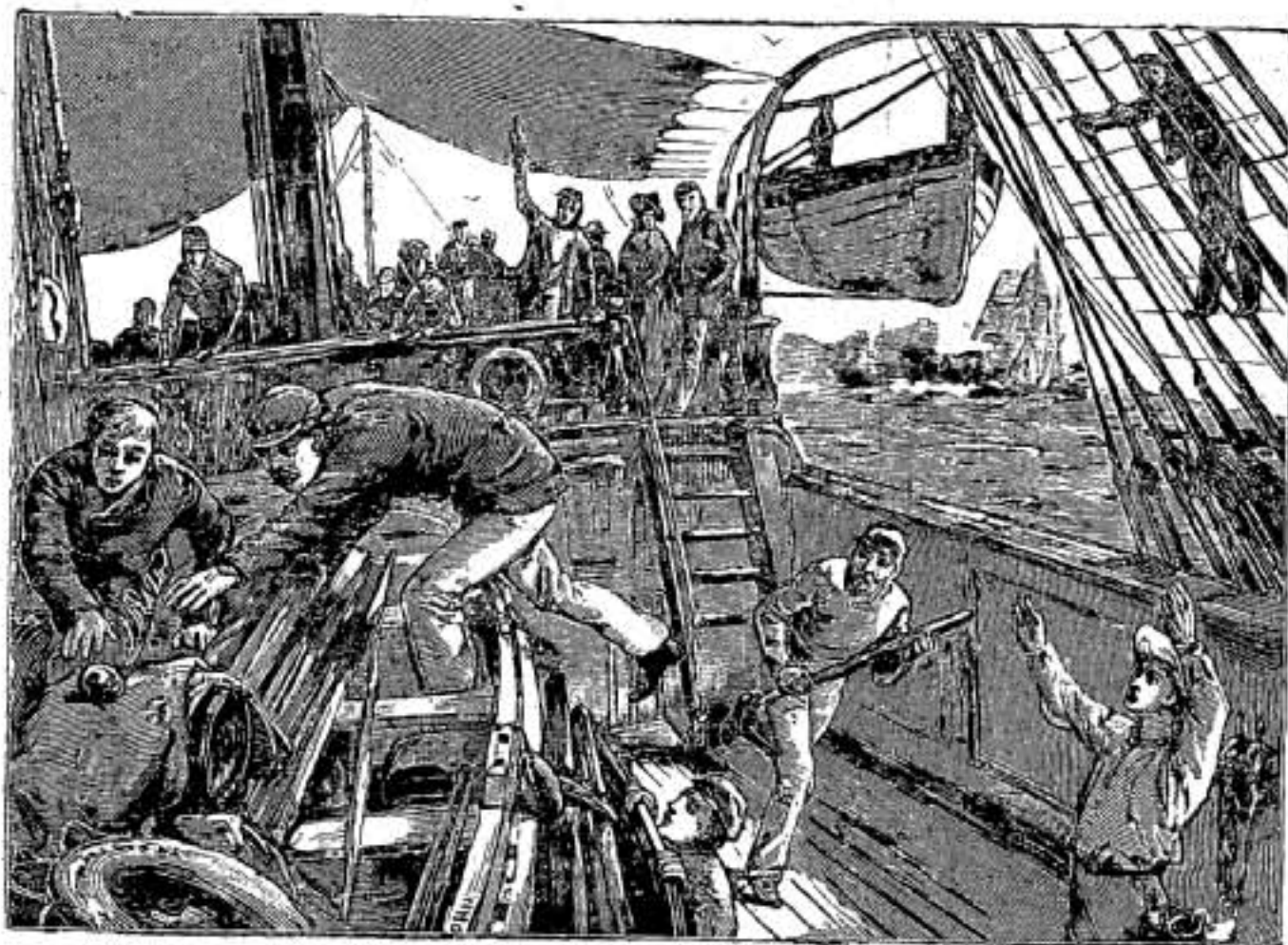
« On les lui avait arrachées comme on

eût pu faire des ongles d'une main humaine; le doigt avait été ensuite cautérisé. Examinant alors les pattes des animaux, j'acquis la conviction complète, irréfutable que tous avaient été traités de la même façon; du lion aux léopards, aucun n'avait d'ongles!

« L'adage latin *Ex ungue leonem* ne leur était plus applicable.

« En présence de cette incroyable mutilation, la conclusion qui me vint immédiatement à l'esprit fut celle-ci : Voici, me dis-je, sans comparaison possible, la plus belle, la plus noble collection de bêtes féroces qu'on ait jamais vues réunies; approvisionnées, soumises, douces comme des animaux domestiques, dans leurs robes splendides; grasses comme des loirs, et en apparence aussi affectueuses, aussi reconnaissantes des bons soins que les compagnons les plus intelligents et les plus fidèles de l'homme. La grande, l'unique raison de ceci, c'est qu'en elles-mêmes elles se sentent vaincues, annihilées, absolument subjuguées et démoralisées. Privées de leurs armes offensives et défensives, n'ayant plus ni ressort ni courage, brisées dans leurs natures promptes et sensibles, assouplies, domptées, humiliées, impuissantes, elles ne savent plus qu'obéir aux volontés de leur bourreau.

« — Ah! m'écriai-je, pauvres créatures, belles et nobles bêtes comblées de soins



JEU DE CRICKET A BORD D'UN NAVIRE. (Page 167, col. 4.)

Et voici ce qu'il dit, — ce qu'il ose écrire!

« J'arrive maintenant au secret du dompteur, le secret de sa domination sur les bêtes féroces, secret que je découvris dans l'étrange circonstance que voici. J'en étais aux pattes du tigre, et désireux de traduire l'acte particulier du « coup de griffe » naturel à la race féline, j'essayai d'irriter l'animal avec le manche d'une pelle qui servait à nettoyer les cages. Je m'imaginai qu'il allait se jeter dessus les ongles allongés; mais non. J'eus beau faire, je ne pus parvenir à lui faire « montrer les griffes ».

« En désespoir de cause, je m'assis et me mis à fumer, réfléchissant à ce que j'allais faire, quand je remarquai que mon beau modèle au pelage rayé s'était préparé à faire la sieste et que, dans son abandon, il avait passé, sous le barreau transversal inférieur de sa cage, son énorme patte, laquelle pendait nonchalamment. Alors je m'approchai, et doucement, presque imperceptiblement, le

et rassasiées d'aliments, vous n'êtes pas ce que vous semblez; vous n'êtes plus des lions, ni des tigres, rois des déserts et des jungles; malheureuses, misérables brutes, je vous plains de toute mon âme; si rabais-sées que vous soyez, cependant vous êtes encore plus admirables que l'homme!

« En ren-trant à l'hô-tel, une fois seul avec Van Am-burg, je me fis une conscience de lui raconter de point en point ma découverte fortuite du secret dont il se servait pour obtenir son merveilleux ascen-dant. Son embarras et sa confu-sion furent tout d'a-bord extrê-mes; mais, en vérité, je ne pouvais qu'y pren-dre plaisir. Toutefois, revenant promptement à lui :

« — Le diable m'é-trangle ! s'écria-t-il furieux; sa-vez-vous, jeune hom-me, que si vous alliez conter cela à d'autres, vous ruine-riez l'entre-prise? Vous autres artis-tes, vous êtes par trop cu-rieux, vrai-ment! Vous

êtes toujours à demander à la nature le fond de son sac. Je m'étonne qu'elle s'en accomode. Elle se révoltera quel-que jour et vous écrasera. Qu'aviez-vous besoin de vous inquiéter des griffes de ces bêtes? Le premier chat venu eût pu, j'imagine, vous servir tous aussi bien que mes pauvres innocents. »

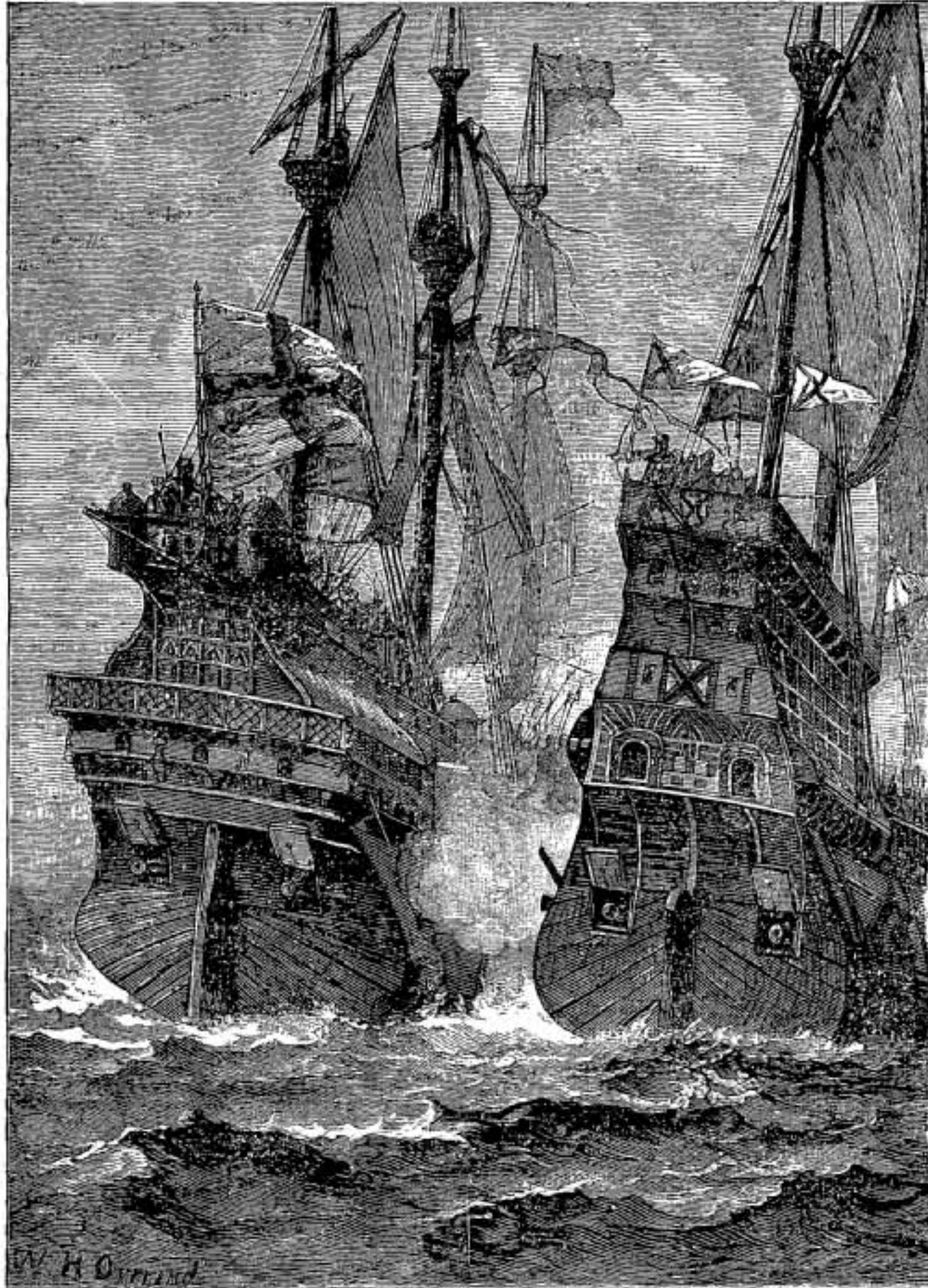
J'oppose à tous ces racontars d'outre-Manche le démenti le plus absolu. Le ridicule auteur de cet écrit présente les fauves de Van Amburg comme désar-més en même temps qu'il le fait mordre cruellement par sa lionne. Le dompteur

Or, le guépard est un grand chat qui, par ses formes et surtout son absence de griffes, se rapproche beaucoup du chien. Et cependant, grâce à ses grandes proportions, à son pelage moucheté analo-gues à ceux de la panthère et du jaguar,

il semble prendre rang parmi les félins. Mais il a des ongles comme le chien et non des griffes rétractiles. Ce n'est nullement une bête terrible. Le guépard à crinière, répandu en Arabie, est dressé à la chasse depuis des siècles par les princes et les grands personnages de l'Orient. A demi apprivoisés, on se contente de diriger et de modérer l'instinct de ces animaux pour tirer parti de leur adresse à saisir le gibier, à peu près comme ce qui se pratique dans la fauconnerie.

Pour en revenir à Charles, c'était un beau garçon, qui ne séduisait pas seulement les lions et les tigres.

Ses portraits nous le montrent le front large, bombé, terminé à sa base par deux sourcils épais surmontant des yeux qui étincelaient, pleins de flammes, sous de longues paupières noires; les lèvres épaisses, promptes au sourire, et, en souriant, découvrant des dents blanches et bien plantées. Tous ses mouvements étaient



LA DÉFAITE D'ANDRÉ BANTON. (Page 171, col. 3.)

ne lui avait donc pas arraché les crocs? Les dompteurs ne pensent pas à tout, — ni les écrivains fantaisistes.

Tout au plus, peut-on alléguer pour faire valoir la bonne foi dudit gentleman, qu'il a confondu un guépard dont il examinait les pattes, avec un tigre, et qu'il a ensuite généralisé.

vifs, rapides, accentués; ses gestes parlaient.

Né dans la Meuse, aux environs de Bar-le-Duc, en 1818, il avait été attaché, à l'âge de seize ans, à la ménagerie de Huguet de Massilia, pour y faire « travailler » les fauves en public. Huguet mieux inspiré que ne le fut envers moi M. Rancy, à Bordeaux, ne lui préféra pas un dompteur anglais...

Le jeune Lorrain attira rapidement l'attention sur lui. Il était grand, bien bâti, élégant de tournure, et quand il paraissait dans les cages des fauves, plus d'une dame pensait qu'il serait dommage qu'un aussi joli garçon fût mangé par ses élèves.

D'habitude, il se montrait en bras de chemise au milieu de ses bêtes. Cela paraissait très hardi : comme si une manche d'habit pouvait être un préservatif contre la griffe d'un félin!

On l'abordait à la sortie, et curieusement, des gens du meilleur monde lui disaient :

— Mais n'avez-vous pas quelque corselet de fer, quelque cotte de mailles sous la chemise blanche?

Charles souriait, s'approchait, tendait ses bras, montrait sa poitrine, et plus d'un murmurait :

— Quelle imprudence!

Voici en quoi consistaient les exercices, dans la grande ménagerie Huguet.

Charles entrait dans la grande cage, et là il réunissait autour de lui, sous les yeux émerveillés des spectateurs, quatorze animaux différents. Pour cela, les portes des cages particulières ouvertes sur les couloirs, Charles appelait chaque animal par son nom, et l'un après l'autre, ils sortaient de leurs cages, et venaient à l'appel du maître se ranger autour de lui.

Debout, la cravache à la main, il appelait :

— Saïda! — une belle lionne.

— Yusuf! — un superbe lion à l'énorme crinière.

— Constantin! — un lion non moins beau.

— Mourok! — un lion à crinière noire appartenant à la plus vaillante et à la plus forte espèce de l'Algérie et dont il n'y a aucun quartier à espérer.

— Salem! — autre lion d'Afrique.

Enfin son grand, son beau lion Julien, qui devait combattre un jour avec un taureau dans les arènes de Madrid, — nous en reparlerons; — des pumas d'Amérique et d'autres animaux encore.

Tous prenaient place autour du maître; chacun avait la sienne, et si l'un prenait par oubli la place d'un autre, d'un mot, d'un geste, Charles le faisait rentrer dans l'ordre accoutumé. On n'entendait pas un bruit, pas un grognement de protestation; rien que la voix puissante et ferme du dompteur commandant à ses quatorze félins et carnassiers.

Ils obéissaient à ses commandements, — Saïda, sa lionne, lui mettait ses pattes sur les épaules. — Il les faisait tourner

autour de lui, demeurant immobile au milieu d'eux; puis les lions se couchaient à ses pieds, et enfin, tous, sur l'ordre qu'il leur donnait, sortaient un un de la grande cage sous l'œil du maître, qui d'une caresse les renvoyait.

Une minute après, Charles sortait le dernier, allait fermer chaque porte des animaux rentrés dans leurs cages respectives.

Charles procédait avec beaucoup de douceur et de tact, mais aussi beaucoup de prudence. Quand Huguet achetait un félin, Charles s'enfermait dans la cage du fauve sans montrer de crainte, sa seule cravache à la main, et, patiemment, laborieusement, il étudiait son élève... Au bout de deux ou trois jours, il disait à son patron :

— Je me fais fort de dompter ce lion, — ou ce tigre.

Si, au contraire, l'animal lui semblait rétif, de mauvaise composition, — ce qui se voit jusqu'à un certain point dans la physionomie, — Charles le déclarait tout aussi franchement, et Huguet vendait immédiatement la bête sur laquelle son dompteur avait prononcé : il la vendait à quelque musée zoologique du continent où le fauve allait expier dans une étroite captivité le tort d'avoir paru intraitable.

C'est ici que se dessinent les « moyens » du dompteur : il était avant tout physiologiste.

Chaque animal, outre ses caractères génériques, a son caractère particulier. Tous ceux qui ont réduit à la domesticité certains animaux sauvages peuvent attester quelle diversité de caractère ils déploient dans l'intimité. Tel naturaliste, en dépit du préjugé, a découvert dans un ours les qualités les plus sociables; tel autre a possédé un castor qu'il met à certains égards au-dessus de son concierge... Tel autre cite des histoires d'animaux célèbres — depuis le lion d'Androclès, — histoires bien faites pour montrer que les bêtes, même les pires, ne seraient pas aussi intraitables qu'on le croit, en sachant bien s'y prendre, et que leur instinct pourrait parfois donner des leçons à notre intelligence.

Les animaux éprouvent des affections et ressentent des passions de la même manière que les hommes. Mais la sensibilité morale diminue, comme la sensibilité physique, à mesure qu'on descend l'échelle animale et l'échelle sociale. Parmi les plus féroces d'instinct, il y en a de plus méchants et de moins méchants — encore comme chez les hommes. Il s'agissait donc pour Charles de choisir.

Moi, je n'ai jamais opéré aucun choix. Qu'on lise mes *Mémoires*; on verra que je suis allé librement au-devant de la plus redoutable épreuve qui puisse attendre un dompteur, lorsque, sans examen préalable, sans aucune précaution prise d'avance, je suis entré dans la cage où se trouvaient six lions que je venais de recevoir d'Afrique, pour inau-

gurer plus dignement l'Exposition de Paris de 1878.

Je pouvais m'attendre à les trouver horripilés par tout le bruit et le mouvement d'un long voyage; peut-être même avaient-ils été irrités dans le trajet par des agaceries imprudentes : c'était ce que j'allais vérifier, — à mes risques et périls.

Et c'est qu'il n'y a pas à parlementer avec ces gaillards-là! C'est prompt comme l'éclair... Et vous êtes couché sur le dos, sous le ventre du lion qui vous couvre de son corps, qui vous tient cloué sous sa griffe puissante. Vous n'êtes pas encore tout à fait mort; non, mais vous n'en valez guère mieux, en admettant qu'on vous secoure assez tôt. Pour votre gouverneur, sachez qu'on ne revient pas une fois sur dix des horribles blessures que font la griffe et la dent du lion.

Moi, j'allais demander des nouvelles de leur voyage, à six lions! On ne s'étonnera pas que ce fut la cravache à la main que je me présentai à eux : la cravache prête à cingler, l'œil fixe, le regard ardent et impérieux, — menaçant peut-être, — en tout cas, traquant en éclairs ma ferme volonté d'être obéi, — et mon désir non moins vif de ne pas servir de pâture à ces bêtes qui venaient de me coûter une cinquantaine de mille francs, et au moment où l'Exposition allait rendre Paris si séduisant... Vrai! je n'aurais pas fait mes frais.

Et maintenant je suis bien à mon aise pour vanter la douceur de Charles.

Charles semblait s'être proposé surtout de montrer et faire valoir, dans un but d'instruction, des animaux peu connus.

Il rappelait volontiers que l'achat et l'entretien des collections sont toujours fort coûteux; et que bien des villes seraient privées du plaisir de voir et de s'instruire, si les ménageries ambulantes ne leur en facilitaient les moyens, elles seules permettant à beaucoup de personnes de connaître et d'étudier des êtres dont les descriptions ne donnent jamais qu'une idée imparfaite.

Il disait avec raison qu'un Muséum bondé d'animaux empaillés n'est pas appelé à une aussi réelle utilité qu'une galerie d'animaux vivants. Rien, en effet, ne peut rendre le déploiement de la griffe d'un tigre, le clignotement d'yeux de la hyène, les ondulations de la panthère, le rugissement du lion, le dandinement d'un ours.

En cela il était, du reste d'accord avec Bernardin de Saint-Pierre. « Peut-on, dit cet aimable écrivain, dans son curieux mémoire en faveur des *Bêtes féroces*, reconnaître la verdure et les fleurs d'une prairie dans des bottes de foin, et la majesté d'une forêt dans des fagots? L'animal perd, à la mort, encore plus que le végétal. Ses principaux caractères s'évanouissent; ses yeux sont fermés, ses prunelles ternies, ses membres raidis; il est sans chaleur, sans mouvement, sans sentiment, sans voix, sans instinct.

« Quelle différence avec celui qui jouit de la lumière, distingue les objets et se meut vers eux ! L'animal mort le mieux préparé ne présente qu'une peau rembourrée, un squelette, une anatomie ; la partie principale y manque : la vie, qui le plaçait dans le règne animal. Il a encore les dents du loup, mais il n'en a plus l'instinct qui déterminait son caractère féroce et le différenciait seul du chien, si social. »

Dans des notes que Charles a laissées, je lis ce passage empreint de beaucoup de sens :

« Le musée fait l'effet d'un vaste cimetière où reposent toutes sortes de poussières ; la galerie zoologique est comme une colonie vivante et agissante. Demandez-leur d'où ils viennent, à tous ces hôtes étranges, quels climats ils habitent ? quel genre de vie ils mènent ? quelle nourriture ils recherchent ? La richesse de leur fourrure, le feu de leurs yeux, la force de leurs dents, le tranchant de leurs griffes, la brusquerie de leurs mouvements vous répondront... Chacun de ces animaux, représentant d'une famille, d'une espèce, d'un genre tout entier, vous entraîne avec lui, par la pensée, au sein des contrées les plus lointaines et les plus diverses. Ce spectacle n'est pas sans enseignement ; il parle à la fois aux yeux et à l'esprit ; c'est un cours de psychologie animale et un cours de géographie. »

« Apprivoiser les animaux, a écrit notre confrère, c'est changer leur état naturel, c'est rendre les timides confiants, les féroces inoffensifs ; c'est leur faire accepter plus encore que subir la domination intelligente de l'homme ; c'est les assouplir sans les déshonorer, les plier, sans les rompre, à nos besoins, à nos habitudes, à nos goûts, à nos volontés, et même à nos fantaisies. L'animal apprivoisé véritablement ne doit rien perdre de sa beauté physique ; il ne doit pas même renoncer aux traits principaux de son caractère moral ; on voit qu'il cède, mais qu'il cède avec honneur encore à la puissance irrésistible de la volonté humaine. L'intelligence, le courage et la volonté, voilà ses maîtres véritables, ses seuls dompteurs. Sans ces trois qualités, il est certain que l'homme, à son état primitif et considéré lui-même comme un simple animal, serait l'esclave, la victime obligée des autres animaux. Ses sens sont moins parfaits que ceux de la plupart d'entre eux. Il ne bondit pas comme le lion, n'étreint pas comme l'ours, ne s'élanche pas comme le tigre ; il ne sent pas, ne voit pas, n'entend pas comme eux. D'un coup de dent, d'un coup de griffe, d'un coup de queue, ils le déchireraient et l'écraseraient. C'est par l'intelligence et le courage qu'il les subjuguera. Le courage décuple ses forces, l'intelligence a aiguë sa vue, rendu son ouïe plus fine, son odorat plus subtil... »

L'idéal de Charles eût été de faire de ses élèves de véritables amis. Il en prenait soin comme un propriétaire prend

soin de ses moutons, de ses chiens, de ses chevaux.

Il vivait à côté d'eux et presque de leur vie, veillant à tout, présidant à leurs repas, à leur toilette, les soignant dans leurs maladies, leur parlant, les admonestant, et sachant, quand il le fallait, punir ou récompenser.

Grâce à ce contact de tous les instants, il se familiarisait, non seulement avec leurs mœurs génériques, mais avec leurs habitudes individuelles ; il saisissait leurs caractères, savait leurs goûts, leurs répugnances, leurs antipathies ; il se rendait compte de tous leurs mouvements, de tous leurs gestes, de leurs cris, de leurs tics, des nuances en apparence insaisissables de leur physionomie.

Rien qu'à voir un de ces élèves, rien qu'à l'entendre, il jugeait si l'animal avait faim ou soif, chaud ou froid, s'il était de bonne ou de mauvaise humeur ; leurs instincts, leurs allures, ce qui les inquiète, les effraie ou les rassure, il s'attachait à posséder tout cela sur le bout du doigt, et c'est la véritable science du dompteur, — science qui ne suffit pas à tout. Ses moyens d'action étaient ceux à l'aide desquels on gouverne les hommes eux-mêmes...

— Vous voulez rire, me dira-t-on.

— Pas du tout, je ne ris pas ! Douter de la réalité de ce que j'avance ce serait vouloir faire croire qu'une bête quelconque ne sait pas distinguer entre une caresse et un coup de pied. Oui, Charles, et d'autres comme lui ont dû employer à l'égard des bêtes à quatre pattes ce qui réussit à l'égard des bipèdes : la persuasion, la justice, l'exactitude, l'énergie et la fermeté.

En voyant Charles au milieu de ses bêtes, on ne pouvait s'empêcher de penser que si les relations de l'homme avec les autres habitants du globe n'ont pas réalisé cet heureux âge d'or rêvé par tous les poètes, cela tient uniquement à une raison — une seule — mais qui renferme l'un des problèmes les plus insolubles de la création et ne cesse de troubler l'harmonie du monde : à savoir que les animaux se servent de nourriture les uns aux autres.

Les carnassiers obéissent, en effet, à leurs instincts, déterminés par la forme de leurs griffes et de leurs dents, de leurs serres et de leurs becs. Et il est impossible de ne pas partager l'opinion de ce naturaliste positif qui, entendant parler d'un futur âge d'or où le loup et l'agneau se coucheraient l'un près de l'autre, ajoutait que l'intimité deviendrait si complète, que « l'agneau serait dans le loup ».

Malgré tout, Charles attirait, comme tous les dompteurs, l'amateur des plaisirs lugubres : Martin a eu son Anglais et moi mon Anglaise, comme je l'ai raconté ailleurs. C'est le même particulier qui, dès l'aurore, assiège les portes de la cour d'assises, quand il y a eu du sang répandu ; c'est lui qui, en guise d'absinthe,

s'ouvre l'appétit par une visite à la Morgue ; qui compte les incendies pour des solennités, les matinées d'exécutions capitales pour des fêtes publiques, et qui, chaque fois qu'il passe au pied de la colonne de Juillet, lève les yeux dans l'espoir qu'un désœuvré flattera ses goûts en piquant une tête dans l'espace.

Ici l'amateur des plaisirs lugubres était doublé d'un joueur, et comme un joueur tout seul ne saurait rien faire, et qu'il faut, pour jouer, être au moins deux — comme dans le mariage, — l'amateur avait embauché un partenaire, ou rencontré quelque part un original de sa force ; et ils venaient très exactement le jeudi et le dimanche à la ménagerie des Champs-Élysées, marquer des coups, où la rouge et la noire étaient représentées par des rugissements, des rébellions félines, et des évanouissements de dames dans l'assistance.

A. BIDL.

(à suivre.)

LES GRANDES BATAILLES NAVALES

LA DÉFAITE D'ANDRÉ BARTON

Il semble qu'au xv^e siècle les règles de la guerre ne fussent pas aussi bien formulées et comprises sur mer que sur terre ; car souvent les vaisseaux de puissances alliées ou amies se livraient bataille en plein Océan. Peut-être aussi était-on heureux d'appliquer le dicton arabe : « Il n'y a aucun ami dans le désert, » et celui des flibustiers : « Aucune paix sous la Ligne. »

Nous avons eu occasion déjà (Voir *Journal des voyages*, n^o 582) de rappeler que Jacques IV avait été le véritable fondateur de la marine écossaise, qui, grâce à André Wood et aux deux Barton, déploya autant de bravoure que d'énergie le long des côtes de la Hollande, de la Baltique et du Portugal.

Dans la plupart de ces rencontres, les marins écossais défendirent bravement leur pavillon, et l'un d'eux accéléra la fatale guerre qui coûta la vie à Jacques, à la bataille de Flodden. La passion de ce souverain pour la marine et la navigation lui inspirèrent l'étrange ambition de posséder le plus vaste navire qui existât alors au monde.

Le *Grand Michel*, — tel était le nom du nouveau bâtiment, — épuisa toutes les forêts de chêne du Fife, hormis celle de Falkland, et, dit la chronique, « encombra toute l'Écosse avant de pouvoir être mis à l'eau ». Un boulet de canon, tiré contre ce colosse par ordre du roi, ne put traverser ses flancs « dont l'épaisseur dépassait dix pieds ».

Le *Grand Michel* ne mesurait pas moins « de deux cent vingt pieds de long et trente-six de large ». Il ne fallait pas moins de trois cents matelots pour le faire